

Le navrement du trésor perdu. Plus d'un mois s'était écoulé, pendant lequel les soupçons s'étaient successivement portés sur une douzaine de personnes, notamment sur M. Howard, propriétaire du grand hôtel, qui porte son nom ; c'est cependant là un de ces hommes que toute une vie de probité devrait mettre à l'abri d'une aussi outrageante méprise. La police était enfin lasse de ses inutiles recherches lorsque, dans la soirée de vendredi dernier, la fameuse malle a été tout à coup retrouvée par un des hasards les plus étranges. La somme des valeurs réalisables était de près de \$50,000 en or, et le reste en billets de diverses banques. Au nombre de ces billets, il s'en trouvait un de \$500 de la *Merchant's Bank* de N. Y. C'était le seul dont on eut pu donner le signalement, c'est-à-dire des lettres, numéros et signatures qui mettaient à même de le reconnaître. Or, vendredi soir en réglant ses comptes, la *New-York Bank* envoya à la *Merchant's Bank* le dit billet qui fut aussitôt reconnu par le caissier. On alla aux informations, et de recherches en recherches, on arriva jusqu'à un allemand nommé Lachner qui, la veille, avait donné le billet à une maison de commerce, en paiement de marchandises. Lachner fut bientôt trouvé, sa maison, située au No. 33 Rivington street, fut fouillée, et sous un lit on découvrit la précieuse malle dans laquelle se trouvaient encore environ \$17,000, c'est-à-dire presque tout les valeurs réalisables. Le reste avait été dépensé par Lachner en achats de ma chausures et en frais de noces, car il est marié peu de jours après avoir commis le vol. C'est même probablement le hasard seul qui lui a fait commettre le crime, et il a dû être fort surpris tant de riches dans la malle par lui escamotée. Il revenait de Milwaukee sur le même steambot que l'agent de la maison Pomeroy, et en voyant une caisse sans propriétaire il crut devoir s'en emparer. Avec son fardeau sous le bras, il se rendit d'abord dans une taverne allemande de Washington St., et là, s'étant aperçu qu'il avait oublié son parapluie sur le steambot, il déposa la caisse dans la taverne, et revint à bord où il chercha inutilement. Puis il laissa de nouveau la caisse dans un coin et retourna au steambot.

Dans toutes ces allées et venues, plusieurs personnes avaient remarqué l'homme et la caisse, et l'une d'elles, notamment, le lendemain du vol, donna à la police le signalement de Lachner d'une manière si exacte qu'après son arrestation, on s'est étourdi qu'il, sur ce signalement, on n'eût pas trouvé immédiatement cet homme qui était d'une stature et d'une apparence très remarquables. Il devait, très prochainement, revenir à Milwaukee, et n'aurait peut-être jamais été découvert, s'il avait revêtu ses achats en espèces ou en petits billets qui ne pouvaient être identifiés. Mais il a révélé lui-même, par hélas, le vol qu'il avait commis sans le savoir, en émettant le seul faux billet qu'il eût, le seul qui put mettre la police sur ses traces. Sa femme, qui a été arrêtée comme lui, a d'abord nié toute connaissance de crime, mais, pressée de questions, on a fini par obtenir d'elle des informations que l'on avait vainement demandées à Lachner qui, après son arrestation, s'était renfermé dans le mutisme le plus absolu. On a su, par elle, que les traites et autres valeurs, dont la réalisation aurait été trop évidente, avaient été brûlées, et on en a retrouvé les cendres dans la cheminée.

Le public s'était beaucoup amusé de tous ces événements, dans lesquels le principal rôle appartient au hasard qui, seul, à notre avis, a mérité les 6 mille dollars de récompense. Nous avons entendu beaucoup plus parler de la naïveté de Lachner que de son crime. Mais la force a eu subitement un dénouement des plus tragiques. Dim. soir, vers cinq heures, le prisonnier a été trouvé pendu dans son cachot, et bien que le corps fût chaud encore, on a fait de vains efforts pour le rappeler à la vie. Pour se pendre, il avait de ses deux bras de la corde le mur, avait assujéti un bâton sur les pieds, et s'était pendu avec son mouchoir. Le lit n'étant pas assez élevé, il lui avait fallu replier les jambes pour ne pas toucher le plancher.

L'ÉDUCATION ET LA PROFESSION.

Suite et fin.

Il y a quelques années, c'était, je crois en 1836 ou 37, les trois pouvoirs, réunis dans un accord touchant et solennel, supprimèrent, par une loi mémorable, les maisons de jeu et de roulette, comme ils avaient précédemment supprimé la loterie.

Cette loi, essentiellement morale, sur laquelle tous les honnêtes gens seront d'accord, avait pour but spécial d'extirper de notre société un des vices les plus déplorables qui puissent affliger l'humanité. Mais si, comme nous l'attestons, les preuves en main, si, au mépris d'une loi formelle n'admettant aucune restriction dans le fond non plus que dans la forme, il existe à Paris des maisons de jeu ; si elles existent publiquement, au su et au vu de tout le monde ; si, bien connues, patentées peut-être, elles jouissent audacieusement d'une longue impunité ; si chaque jour on voit s'en établir de nouvelles, que dira le moraliste ? Eh bien, le fait est certain, et cependant, pour faire fermer en une heure tous ces repaires, ce ne sont certainement pas les moyens de repression qui manquent au pouvoir. De gré ou de force, nous payons des sommes énormes pour avoir une police.

De deux choses l'une : ou il y en a une, et alors elle ne fait pas son devoir ; ou il n'y en a pas, et, alors, qu'on nous rende l'argent du budget qui lui est affecté.

Car, enfin, il existe à Paris une foule de maisons de jeu, et ces maisons-là sont bien autrement dangereuses, bien autrement immorales que celles que la réprobation publique a exilées à Baden-Baden.

Nous avons dit que nous laisserions un instant Arthur sur la grande route pour le devancer à Paris. Nous y sommes.

Transportons-nous tout de suite au centre de cette aristocratie naissante, qu'on parait maintenant considérer de préférence à toute autre : celle de l'argent.

La rue Laflite, située au milieu de la Chaussée-d'Antin, le quartier à la mode, mérite, à plus d'un titre, de fixer l'attention du lecteur.

D'abord, il est à peu près constant que c'est dans cette rue que s'est faite la révolution de juillet.

Ensuite, c'est là que se trouvent les trois maisons véritablement princiales du baron de Rothschild, le roi de la finance... Plus, une quatrième, devenue célèbre, celle du banquier qui donne son nom à la rue.

Dans cette rue se trouve un restaurant, quel qu'il soit, étant forcément un endroit public, ouvert sans aucune espèce de contrôle à tout homme qui peut y payer son dîner, il est évident que le choix de cette science n'a rien de compromettant pour personne.

Au restaurant que nous appellerons *de la Cité*, dans un élégant salon où l'on a réuni toutes les conditions possibles du confortable, assis sur le moelleux coussin et devant une table servie à la Cambacérès, devisaient, entre onze heures et minuit, une dizaine de personnes.

Elles faisaient toutes partie de la même société, se tutoyaient toutes, et l'observateur le plus attentif eût eu peine à trouver entre elles la moindre dissimilation.

Leur mise était irréprochable, bien qu'il eût trahi chez quelques-uns, encore inexpérimentés, sans doute, une certaine affliction que nous constatons toujours en passant.

Le plus jeune paraît avoir trente ans, le plus âgé n'en avait pas quarante. Quant à l'ensemble de leur physionomie, ils étaient tous, un peu plus, un peu moins, taillés sur le patron du capitaine Phœbus de Chateaupers, de *Notre-Dame de Paris* : bien fait, beaux garçons, mais rien de bien distingué dans les traits du visage ; assez bon ton, mais je ne sais quoi de maniéré qu'en cherchant vainement dans la bonne compagnie.

Sans doute un motif bien important, nul dissimulé sous une orgie factice, les avait réunis tous, car ils avaient donné l'ordre au garçon d'attendre le coup de sonnette, et le plus jeune venait de mettre le verrou.

A cet instant, qui paraissait loquacement attendu, chacun vida ses poches, et une centaine de ridders d'or brillèrent sur la table.

Il se fit un profond silence... on les réunit lentement dans un seul tas... puis enfin, l'un d'eux, après les avoir examinées et comptées avec une scrupuleuse attention, leur dit d'une voix basse et rauque :

— Deux mille francs !... Allons, la soirée a été bonne ! Nous sommes dix ; il y a deux cents francs pour chacun... Les parts sont faites, payons le souper, séparons-nous et partons.

Le parti se avait été effectué avec la plus grande loyauté.

Ce qui fut dit fut fait : on paya sans garder la carte, le garçon eut un généreux pour-boire, puis on se sépara deux à deux, en se donnant réciproquement rendez-vous pour le lendemain...

Quels pouvaient être ces hommes, et pourquoi donc tout ce mystère ? Vous le savez bientôt.

La diligence Laflite et Caillard venait de dépasser Melun, et Arthur n'était plus qu'à dix lieues de Paris.

Il était seul dans le coupé, nonchalamment appuyé sur les coussins, et toutes ses préoccupations, toutes ses peines paraissaient oubliées pour faire place à une idée fixe qui dominait tout son être : il allait donc enfin voir Paris !

Tout à coup le conducteur ouvre la portière, et un nouveau personnage vient prendre place à côté de lui.

Celui-là, nous l'avons vu hier à table. Il serait donc superflu de vous faire encore une fois son portrait. C'est à peine si un vieux Parisien, qui l'eût toisé des pieds à la tête, eût cru devoir se tenir sur ses gardes ; comment donc voudriez-vous qu'il inspirât le moindre sentiment de défiance à un jeune homme ardent, imprennable, inoffensif, touchant au terme d'un voyage longtemps désiré, fatigué d'avoir passé une trentaine d'heures sans autre société qu'un volume des *Mystères de Paris*, curieux et bavard comme on l'est à vingt ans, et, par dessus tout, impatient de s'instruire à bonne école.

Aussi la conversation s'engagea-t-elle bien vite ; le nouvel arrivé se chargea d'en faire les premiers frais :

— Monsieur va sans doute à Paris ? demanda-t-il d'un ton patelin au jeune homme enchanté de pouvoir enfin se dilater le cœur.

C'est une chose étrange que le sentiment de défiance indéfinissable que fait naître en moi cette manière d'adresser la parole à un inconnu en se servant de la troisième personne. Il y a là quelque chose de vif, de rampant, de cicerone, d'italien, contre lequel, selon moi, on ne saurait trop se mettre en garde.

— Oui, Monsieur, répondit Arthur avec feu ; oui, je viens voir Paris pour la première fois !... Paris ! cette ville d'enchantement et de délices si longtemps l'objet de mes rêves !... Paris ! cette cité de marbre et d'or !... Paris ! où l'on est libre ! où l'on est heureux !... Paris ! dont je suis fou !

— Monsieur a sans doute à Paris quelques amis, quelques connaissances ?

— Oui, sans doute. J'ai bien là un paquet de lettre d'introduction et de recommandation dont on m'a chargé les poches, mais quel ennui quand je pense à toutes les visites auxquelles cela m'oblige !

— A-t-on indiqué à Monsieur un hôtel ?...

— Voici une adresse où l'on m'a dit que je serai parfaitement bien.